

PREMIERE PARTIE Siméon le soldapocalypse

Le basculement

Pour dire les choses dans l'ordre, je dois commencer par un autre que moi, je dois commencer par Siméon, l'homme qui a renversé les sociétés terrestres et lancé cette folle épopée. J'ai vécu chez lui après la Chute et, trois jours avant de mourir, il m'a appelé à son chevet pour tout me raconter.

— Si je t'ai demandé de venir, Luc, c'est pour te dire la vérité sur la fin du monde. Exotica, l'apocalypse, c'est moi. Tout seul, comme un grand, j'ai renversé le monde tel qu'il était en 2036.

Ce propos liminaire se heurta à mon silencieux scepticisme, mais quelque chose dans son attitude me fit tout de même attendre la suite.

— Pourquoi ai-je fait ça ? Pourquoi ai-je semé le chaos et la ruine à la surface du globe ? Parce que je l'avais mauvaise. Sévèrement mauvaise. Toute une vie de frustrations, d'échecs et d'humiliations... Alors un jour, j'ai dit « ça suffit » et j'ai pris la décision de me venger.

Allongé sur son lit, très affaibli, Siméon me regarda, amusé par mon incrédulité.

— Quelques exemples te feront comprendre.

Je ne demandais que cela.

— Niveau drogue, j'ai toujours été sobre. Un peu d'alcool de temps en temps, rien de plus. Je n'ai même jamais fumé de joints. Mais un soir, j'ai essayé la cocaïne. Pour ne pas mourir idiot, tu comprends. C'était une immense soirée, les trente ans de trois amis. Et bien figure toi que je suis tombé sur une mauvaise dose. Elle était coupée à un produit toxique. J'ai passé un mois dans le coma puis trois autres en hôpital psychiatrique, pour m'en remettre.

Ce premier exemple me prit au dépourvu. Je me suis redressé sur mon fauteuil avant de regarder Siméon. Ces quelques mots l'avaient replongé dans ses souvenirs. Il n'était plus le même, il était grave, presque absent. Je compris alors que le récit qu'il s'appropriait à me faire ne serait rien d'autre que la stricte vérité. L'homme qui j'avais devant moi, à l'article de la mort, était bel et bien à l'origine des événements dramatiques qui conduisirent à la Chute de la Terre.

— Une autre fois, pour un entretien d'embauche, j'avais acheté un beau costume. Bleu marine, chic, élégant. Il m'avait coûté un bras, comme on disait à l'époque. Eh bien, dans le métro, avant le rendez-vous, un mec malade m'a vomi dessus. De la bile acide. Je ne suis même pas allé à l'entretien. J'ai jeté le costume en arrivant chez moi.

À l'école primaire, Siméon avait été poussé dans l'escalier lors d'un chahut, avec pour résultat une double fracture et quatre mois en fauteuil roulant. Une puberté tardive au collège, puis une acné purulente au lycée l'exposèrent à la dureté adolescente. Étudiant, il fut racketté par un gang qui sévissait en toute impunité dans une cité universitaire. Après ses études, il tenta l'aventure politique dans un petit parti européen. Elle se termina quand le président fila avec la caisse, après avoir utilisé la signature d'un Siméon devenu trésorier entre temps. Il s'en tira avec une amende qu'il mit huit ans à rembourser. Plus tard, sa femme le quitta pour son voisin de palier, le couvrant de honte et le forçant à déménager. Au travail, victime de supérieurs arrivistes qui s'accaparaient sans vergogne les mérites de son travail, il ne progressait jamais. Et ainsi de suite pendant toute sa vie, une litanie sans fin de déboires et de vexations. La goutte d'eau qui fit déborder le vase tomba un soir de l'année 2034 du calendrier terrestre. Siméon était devant la télévision, dans son petit appartement de la proche banlieue de Paris. D'un œil distrait, il suivait le tirage d'une loterie à laquelle il participait de temps à autre, en jouant toujours les mêmes numéros. Ils sortirent ce soir-là.

— Ce jackpot me payait ! s'anima-t-il faiblement sur son lit de mort. Cette fortune me dédommageait de tous les affronts subis ! Avec elle, mon grief contre la société était réglé. Mais tu sais quoi ? J'ai perdu ce putain de ticket !

Au bord de l'implosion, avant de dérailler pour de bon, il fouilla cent fois les poches de ses vêtements, il refit plusieurs fois le trajet du buraliste, il inspecta sa voiture, son parking, la cage d'escalier, le local poubelle, son appartement, mais il ne trouva rien nulle part.

— Si j'avais joué en ligne, j'aurais touché mes gains et rien de tout cela ne serait arrivé. Mais je faisais partie de ces imbéciles qui aimaient encore le papier, les vrais livres, les vrais objets. J'aurais été plus moderne, le monde ne se serait pas écroulé. Elle est pas mal celle-là, hein ?

Une fois la perte du ticket actée, Siméon sombra corps et âme dans ce que le commun des mortels appelle la folie, mais qu'il nomma de son côté la radicalité apocalyptique. Il se planta devant la baie vitrée de son salon qui montrait un chantier, des trains, le boulevard périphérique. Il y resta longtemps, le regard perdu, un mauvais rictus aux lèvres, les mains nouées dans le dos comme s'il voulait se broyer les doigts. Il n'avait plus qu'une idée en tête : se venger. La perte du ticket gagnant envoyait tout le reste aux oubliettes de sa conscience. Se venger car tout n'était que honte et humiliation ; se venger car il avait été victime des autres, de la vie, du monde. Très vite, cette idée devint questions. Comment se venger ? Comment obtenir réparation ? Comment agir pour tout changer ? La réponse vint sous la forme d'une révélation, d'un eurêka ! Ce mot, issu du grec ancien et qui signifie « j'ai trouvé », serait le cri poussé par Archimède lorsqu'il comprit la fameuse poussée qui porte son nom depuis. Cela pour vous dire que vous trouverez de nombreuses références à la Terre et à son histoire dans les pages qui suivent. Je ne les expliquerai pas : mon récit en souffrirait et, surtout, je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails. Un compte à rebours plane au-dessus de ma tête comme une épée de Damoclès. Je n'ai que soixante jours pour tout vous dire. Je vais donc partir du principe que, même si vous ne savez rien de la Terre, vous avez accès aux données nécessaires à la bonne compréhension de ces références. Poursuivons à présent.

Après son eurêka, Siméon s'accorda un premier sourire depuis la perte du ticket gagnant. Il en vit le reflet sur la vitre à vingt centimètres de son visage et en fut satisfait. C'était un sourire résolu et dangereux, à l'image de la détermination nouvelle qui l'habitait. Sa vengeance était là, devant lui, à portée de main. Peu après, il sortit de chez lui. Il avait besoin d'errer dans les rues de Paris pour planifier les opérations, pour donner corps à sa révélation. En trois heures de marche, insensible à la pluie, au vent, à la vie parisienne, à tout ce monde qui ne comptait déjà plus pour lui, il pensa l'essentiel de son action. Elle reposait sur une idée simple : voler des virus et des bactéries hautement mortels pour les répandre à la surface du Globe. Son plan faisait intervenir ses parents, un ami, une société de gardiennage, un laboratoire haute sécurité, un spécialiste des maladies infectieuses et une escort pour duper ce dernier.

Au Trocadéro, une belle femme qui traversait la place le sortit de ses pensées. Elle avait des escarpins de luxe, un tailleur chic, une démarche féminine et assurée. Cette élégante inconnue résumait à merveille le monde qui avait piétiné Siméon pendant des décennies. Preuve de son basculement, il n'eut pas de pensées amères en la contemplant, comme il en aurait eu quelques heures plus tôt. Il sentit au contraire sa résolution se raffermir alors qu'elle passait devant lui. En scintillant pour marquer une heure du matin, la Tour Eiffel prit le relais. Siméon tourna la tête. Les poings sur les hanches, le torse bombé, il toisa la vieille dame de fer d'un air de défi.

— À nous deux, monde moderne. Il est temps d'en finir.

Il se donnait deux ans pour réussir, trois au maximum.

L'argent étant le nerf de toute guerre, Siméon commença par le financement de son plan. Pour se procurer les fonds nécessaires, il comptait opérer une simplification légale entre les comptes bancaires d'une même lignée génétique. Un regard insondable accompagna cette formulation alambiquée, qui ressuscita un instant le Siméon flamboyant qui avait semé le chaos sur Terre.

— J'ai buté mes parents. Ils étaient pleins aux as.

Le Luc que je suis devenu s'amuse en repensant à cette réplique, mais en l'entendant faire de l'humour sur la mort de ses parents, j'oscillais entre la colère et l'effarement. Plus largement, tout au long de sa confession, Siméon me sidéra par sa froideur à certains moments et sa jubilation déplacée à

d'autres. Un homme froid, implacable, déterminé, qui devenait l'instant d'après un sale gosse racontant ses mauvais coups. Pourtant, je suis resté sans réagir ou presque pendant trois jours. Je n'ai jamais interpellé, accusé ou bousculé Siméon alors qu'il me racontait ce qu'il appelait son Geste. Je l'ai écouté passivement, dans un état proche de l'apathie. J'étais comme anesthésié par cette chambre quasi-mortuaire, son charisme et, aussi, par ma propre part de responsabilité dans cette affaire... Oh, rien à voir avec la sienne ! Siméon fut l'étincelle primordiale alors que je ne fus que de l'huile involontairement jetée sur le feu. Mes collègues et moi plus exactement, mais je raconterai cet épisode plus tard. En attendant, revenons à la question financière. Pendant plus de quarante ans, les parents du fils unique qu'était Siméon avaient tenu un commerce en banlieue parisienne. Ils avaient aussi chacun reçu de douilllets héritages. Avec leur avarice et le lent travail des intérêts, Siméon estimait la succession plus que suffisante pour ses besoins.

— Oui, j'ai tué mes parents, mais ne t'y trompe pas. Il n'y a rien d'œdipien ou de freudien dans ce double meurtre. Il est inutile d'essayer de l'analyser ou de le psychanalyser. Mon plan réclamait leur mort, tout simplement. Mes sentiments n'avaient plus voix au chapitre. Comme tous les autres, mes parents n'étaient plus que des pions sur l'échiquier que je m'apprêtais à jeter à terre.

Ces mots dans sa bouche n'étaient qu'une déclaration, une posture, car à chaque fois qu'il évoqua ses parents pendant ses confessions, il me semblait voir passer sur son visage une ombre de remord, un voile de culpabilité. Quant à cet échiquier qu'il s'apprêtait à renverser, qu'il me soit permis d'ajouter qu'il y avait une reine à côté des innombrables pions. Marla. Notre reine. La bombe sexuelle avec laquelle Siméon fit exploser le monde. Elle régna sans partage sur son cœur avant d'établir son empire sur le mien. Accessoirement, Marla a donné sa vie pour que je puisse écrire ces lignes, mais j'anticipe encore. Ce sera la dernière fois.

Le plan de Siméon pour hériter rapidement de ses parents se résumait en un mot : Lartigue. C'était leur maison familiale dans le Jura, une ferme au fond d'une vallée avec son lot de routes sinueuses bordées de ravins. Depuis qu'ils étaient à la retraite, ses parents y passaient six mois par an. Siméon posa des congés pascals pour les rejoindre. Une fois sur place, sa première tâche fut de choisir le lieu du drame, une série de virages dangereux non loin de Lartigue.

— La mort accidentelle de deux retraités pleins aux as, ça pouvait allumer une lumière rouge chez les gendarmes, m'expliqua-t-il. Je devais donc avoir un alibi en béton armé.

Pour cela, il utilisa ce qui confondait souvent les criminels au vingt-et-unième siècle : le bornage téléphonique. Il arpenta les alentours de Lartigue avec une carte et son téléphone brandi comme un bâton de sourcier, pour repérer les antennes et préparer ses déplacements. C'était le début du printemps, la vallée était belle avec ses chênes, ses rochers, ses ruisseaux qui l'avaient vu grandir. C'était même le seul endroit où il n'avait que des souvenirs agréables, positifs, sans humiliation ou échec. Dans sa vision pervertie des choses, il lui semblait logique de partir de là pour lancer sa vengeance. Renaitre sur les lieux de son enfance heureuse, quelque chose de ce genre. Siméon répara le vélo qui vieillissait dans la grange et dont il allait avoir besoin pour couvrir les distances qu'impliquait son plan. Un soir, quand ses parents furent couchés, il vérifia que les deux vieux fusils de son oncle étaient encore là. S'il ne comptait pas faire feu avec, ils entraient dans la composition de la scène finale. Enfin, il travailla au corps son père qui, alors qu'il perdait lentement la tête et la vue, s'entêtait encore à conduire. Sa mère le harcelait pour qu'il arrêtât, Siméon le mettait lui aussi fréquemment en garde. Pourtant, son attitude changea en ce mois de mai.

— D'un autre côté, papa, lui dit-il en aparté le soir de son arrivée, là où je suis d'accord avec toi, c'est qu'ici tu ne risques pas de renverser une poussette ou un scooter. Et tu connais les routes par cœur. On ne pourra pas te surprendre dans le coin !

La guerre civile permanente entre ses parents fit le reste. Ils avaient passé cinquante ans entre la boutique au rez-de-chaussée et l'appartement au premier étage à se prendre lentement mais sûrement en grippe. Résultat des courses, son père prit la voiture systématiquement. Le sixième jour fut le bon. Les parents de Siméon avaient prévu de partir de bonne heure au marché. Il se leva en même temps qu'eux et se prépara ostensiblement pour une journée à vélo. Il leur fit une bise, la dernière, sans ressentir d'émotion particulière, puis partit dans la direction opposée à celle de l'accident à venir. Il remonta une

route forestière, puis un sentier jusqu'à une petite clairière couverte par une autre borne téléphonique que celle des lieux choisis pour son méfait. Cette borne était son alibi. Il cacha son téléphone qu'il laissa actif avant de faire demi-tour. Pour acter de sa présence, il avait programmé la publication de deux photos des environs sur les réseaux sociaux. À la ferme, il prit un fusil, des jumelles, gagna le lieu du drame et se mit à guetter la route. Quand il repéra la voiture de ses parents avec son père au volant, il enfila un foulard, un bonnet, puis s'empara du fusil.

À l'approche du véhicule, il bondit sur la route en brandissant l'arme, en criant et gesticulant comme un fou furieux. La suite fut comme une scène de cinéma au ralenti : le visage de son père frappé par une crise cardiaque, le coup de volant qu'il donna en s'affaissant, le crissement des pneus, la panique de sa mère, la sortie de route de la voiture, sa chute dans le vide. Le temps retrouva son cours normal quand le véhicule heurta le sol dans un fracas métallique dix mètres plus bas. Siméon vacilla avant de se reprendre. Ce meurtre scellait son destin, la mort de ses parents détachait la dernière amarre qui le rattachait à la terre ferme du monde qui l'avait humilié. Sa vengeance n'était plus un fantasme, mais une réalité en devenir.

— J'ai remercié mes parents, car ils étaient les seuls à ne s'être jamais moqués de moi, à ne m'avoir jamais abusé ou humilié. Les sacrifier était vache de ma part, pourtant j'avais besoin de leur argent. Mes états d'âme n'entraient plus en ligne de compte.

Siméon pédala ensuite comme un dératé jusqu'à la clairière pour récupérer son téléphone et publier un commentaire en ligne. S'ensuivit une sieste au pied d'un chêne où jadis, dans une autre vie, il avait gravé ses initiales avec son premier couteau suisse. En rentrant à la ferme, les gendarmes l'attendaient. Comme pour le reste, Siméon s'était préparé, il avait répété la scène et travaillé sa réaction. Le numéro qu'il leur joua passa comme une lettre à la poste, il ne fut jamais soumis à une quelconque forme d'enquête. Un conducteur âgé et fragile qui a un accident sur une route de montagne, ça arrive. Les jours suivants furent marqués par tout un tas de démarches funéraires et administratives pendant lesquelles la chance qui lui avait si souvent manqué dans sa vie d'avant se manifesta enfin. En effet, après avoir épiluché les comptes de ses parents, le notaire estima le montant de la succession à trois millions d'euros environ.

— C'était le joli petit secret de mes parents. Un magot enfoui sous une vie de disputes et de pingrerie. Cette somme me permit de redimensionner mes ambitions et de préparer non plus une base pour survivre, mais un château.

Après le financement, il restait à Siméon une formalité à accomplir : devenir invisible. Son geste réclamait la plus haute discrétion, la plus rigoureuse dissimulation. Il ne pouvait se permettre d'éveiller les soupçons d'une société qui avait à sa disposition une myriade de services de surveillance, d'espionnage, de renseignements. Siméon devait agir sous les radars, loin des senseurs du monde moderne et connecté de 2034. Aucune autorité d'aucune sorte ne devait entendre parler de lui.

— Pour disparaître, rien de plus simple ! asséna-t-il avec une vigueur retrouvée après une série de spasmes. Je me suis déguisé en un petit bourgeois âpre au gain et légaliste.

Concrètement, pour devenir ce citoyen modèle au-dessus de tout soupçon, Siméon adopta un ensemble de mesures et de pratiques qu'il regroupa sous le nom générique d'Hygiène de l'invisibilité. Avec son Geste, cette hygiène avec un grand H illustrait le goût de Siméon pour une dénomination grandiloquente des choses. Même sur son lit de mort, j'entendais les majuscules qu'il mettait à certains mots. Comme si, avec cette terminologie toute particulière, il pensait dissimuler sa folie ou donner de la noblesse à son action. Je n'en fus pas dupe un seul instant. Siméon avait basculé dans la folie avant d'accomplir le plus grand crime de toute l'histoire. Aucun nom, aucune formule ne pouvait rien y changer.

La première mesure de son Hygiène concernait son visage. Siméon rasa au sabot neuf millimètres sa tignasse nonchalante et laissa pousser sa barbe pour la mettre à niveau, ce qui lui donna fière allure avec ses yeux sombres et sa nouvelle résolution. Ensuite, il renouvela intégralement sa garde-robe, pour s'offrir la sape élégante d'un quadragénaire bien inséré dans la vie active. Des vêtements chics, ce qui était la meilleure tenue pour se fondre dans la masse. Siméon quitta également son deux-pièces pour un

luxueux appartement au cœur d'un quartier aisé de l'ouest parisien, avec des bâtiments officiels et des caméras à tous les coins de rues. Il l'avait choisi pour parfaire son camouflage, mais aussi pour sa proximité avec l'objectif central de son plan, le laboratoire haute sécurité qui renfermait les infimes agents de sa vengeance à venir.

— J'ai loué, hein ! fit-il, goguenard, entre deux mauvaises quintes de toux. L'immobilier n'avait pas de beaux jours devant lui. J'allais faire s'effondrer le marché de la pierre dans les mois à venir.

Une fois logé, il prit rendez-vous dans une banque de nantis, où il déposa les trois quarts de son héritage et donna mandat pour de la spéculation agressive à court terme. Avec le quart restant, il ouvrit un compte dans les bureaux parisiens de la banque helvète Trussard. Siméon avait besoin de la Suisse pour se procurer certains équipements clés de son plan. À l'instar de sa nouvelle apparence et de son nouveau logement, ces domiciliations bancaires étaient d'efficaces moyens de disparaître. Jamais les agents à la solde de la société ne penseraient à chercher un rebelle du côté des capitalistes faisant fructifier leur patrimoine.

— Ce sont les pauvres qui fomentent des révoltes. Pas les riches. C'était là que je devais me cacher, au milieu des nantis.

Au cœur de son hygiène de l'invisibilité, il y avait les smartphones, ces mouchards connectés à Big Data et Cloud. Il jeta son ancien appareil puis, en utilisant les identités de ses oncles et tantes à leur insu, il ouvrit trois lignes, chacune affectée à un aspect différent de son plan. Il les équipa de terminaux simples et primitifs, de bêtes téléphones à clapets. À la fin, il avait cinq lignes actives et se repérait à la couleur des coques. Internet offrant la même traçabilité, il ne renouvela pas son abonnement et se contenta de faire ses recherches et ses démarches administratives au travail, sur des bornes publiques ou en cybercafé. Concernant le règlement de ses dépenses, il trouva une double parade : utiliser sa carte de crédit suisse, nettement moins exposée que les autres grâce à l'opacité bancaire helvète ; régler en liquide partout où cela était encore possible en 2034.

Pour peaufiner son déguisement, Siméon se mit aussi à conduire des jetcars, des voitures volantes qui empruntaient des voies aériennes balisées. C'était une nouveauté, un loisir de riches, mais dorénavant, c'était également un élément de son hygiène. Qui voulait renverser le monde ne dépensait pas des fortunes pour acquérir une licence et louer ces onéreux véhicules. Enfin et surtout, son hygiène de l'invisibilité réclama de lui un respect scrupuleux de toutes les lois en vigueur partout dans le monde. Le plus parfait légalisme, pour ne se signaler auprès d'aucune autorité.

— Frauder le métro ou griller un feu rouge était devenu impensable. Je devais agir comme un bon bourgeois respectueux de la loi et occupé à faire fructifier son patrimoine. C'était le seul camouflage efficace pour lancer mon Geste.

Conséquence de ces démarches, une mue charismatique s'opéra en lui, visible dans son assurance nouvelle et surtout dans son regard. Reflets de sa détermination et de sa radicalité, ses yeux se parèrent d'un puissant magnétisme qu'il sut mettre à profit pour parachever sa couverture. Son regard Fin du Monde, comme il l'appela. Bref, après ses classes, Siméon le soldapocalypse était prêt pour la phase active de son plan.